

## LE SAINT ET SON CORPS: UNE LUTTE CONSTANTE

Halima FERHAT  
Institut des Études Africaines  
Université Mohamed V - Rabat

La majorité des sources hagiographiques médiévales évoquent le soufi qui lutte contre *an-nafs* comparé à un animal rétif, rebelle et sournois qui guette la moindre occasion pour céder à ses bas instincts. On doit la tenir à l'oeil, la dompter, et la maîtriser grâce à des efforts épuisants: examen de conscience, retraites, méditations mais aussi jeûnes éprouvants, privations diverses, flagellation, emprisonnement. Écoutons le récit du voisin d'un mystique:

«Quand la nuit était avancée, (les voisins) entendaient ses querelles avec une femme, les reproches et les sermons qu'il lui adressait, puis, au bout d'un moment, il se mettait à la fouetter cruellement mais ils n'entendaient jamais la voix de la femme. Ensuite ils l'entendaient la supplier et lui parler avec douceur en s'excusant. Ces scènes duraient jusqu'à l'aube».<sup>1</sup>

Les voisins étaient convaincus que cette femme, dont ils n'entendaient jamais la voix, était une étrangère qui craignait qu'on découvre sa situation illégale. Un événement fortuit leur permet de découvrir que l'homme est un artisan célibataire qui vit dans la solitude; il est contraint de reconnaître qu'il passait ses nuits à lutter contre son âme charnelle (*nafs*) expression du corps; ce dernier doit être ignoré, négligé et pourtant il est aussi le véhicule qui proclame les vertus du personnage et rend visible la grâce divine dont un saint bénéficie.

L'élection spirituelle se manifeste par des signes visibles qui marquent le corps; déjà le prophète portait une excroissance qui l'avait fait reconnaître par des prêtres chrétiens et lui a valu son surnom de Abū Shāma.

Pour rester dans l'espace maghrébin, le *mahdī* almohade est reconnu et reconnaît à son tour son successeur 'Abd al-Mu'min grâce à des indices matériels. Dans son ouvrage *A'azzu mā yuṭlab* il s'appuie sur des marques physiques pour condamner les Almoravides et les présenter comme les créatures diaboliques annoncées dans un célèbre *ḥadīth*; ils portent, écrit-il, des fouets qui ressemblent à des queues de vache; leurs femmes ont des chignons, et sont à la

<sup>1</sup> Ṭāhir al-Ṣadafī, *al-Sirr al-maṣūn fī mā ukrīma bi-hi al-mukhlīṣūn*, éd. critique H. Ferhat, Beyrouth, 1998, 92-93.

fois nues et habillées. Enfin les femmes almoravides, dévoilées, ressemblent à des hommes alors que leurs hommes sont voilés comme des femmes.<sup>2</sup>

Le corps exprime la piété dont les manifestations sont aussi diverses que contradictoires. Le saint ne saurait ressembler aux hommes ordinaires et dans ce cas, il s'agirait d'un *malāmatī* qui cache soigneusement ses vertus. Il est, généralement, du moins du Moyen Âge, atteint d'un certain nombre de maux comme si Dieu n'habitait pas les corps bien portants. Le teint fleuri et l'embonpoint sont en contradiction avec l'état spirituel. Mais la lumière (physique et spirituelle) accompagne le saint: nimbe ou auréole, elle se dégage aussi des tombes de ces élus de Dieu. Abū Ya'zā est surnommé «Abū Yannūr» et Ibn Mashīsh est appelé «Qandīl des Jbala, lumière des Jbala». Saint des Doukkala, Sidi Mūsā voit les lumières des saints (*rijāl*).<sup>3</sup>

Le corps, avec ses besoins et ses exigences constants, est une entrave aux exercices spirituels. Mal nourri, mal soigné, mal logé, privé de sommeil, ce corps est rarement un corps sain; soumis à rudes épreuves, maltraité, il est souvent bien malade. Seuls quelques mystiques sont beaux et élégants en dépit de leur ascétisme.

La maîtrise de soi, indispensable au soufi, passe par la maîtrise du corps et le saint est en perpétuelle lutte avec cet obstacle qui rechigne, résiste, aspire au repos, désire une bonne nourriture sans compter le désir amoureux, etc. Aussi est-il souvent puni, entravé, enfermé, condamné à une nourriture peu ragoutante. Le saint en prières est aussi immobile qu'une colonne et les oiseaux le prennent comme perchoir. Cette immobilité totale a valu à l'actuel saint patron de la cité d'Azemmour le surnom de as-Sārya.<sup>4</sup> La peau du soufi est souvent comparé à du cuir si usé qu'il en devient transparent, et parfois à un vieux sarment.

Le rejet du plaisir, même légitime, est une règle souvent observée. La plupart des soufis renoncent à la vie familiale quand ils ne restent pas célibataires. Mariés, ils pratiquent l'abstinence ou vivent «fraternellement» près de leurs épouses, chasteté oblige. Tombé amoureux de la femme qu'il a épousée, un saint s'arrache à cette affection, prend la fuite et se réfugie en Orient. Il ne retourne dans le pays qu'après avoir appris le remariage de son ex femme.<sup>5</sup>

Les corpus hagiographiques offrent un catalogue impressionnant de maladies. Dieu met les fidèles à l'épreuve en les accablant de maux spectaculaires, dermatoses, teigne, gale, vitiligo et lèpres diverses. Un saint de al-

<sup>2</sup> Ibn Tūmart, *A'azzu mā yuṭlab*, éd. Abu l-'Az̄m, 1997, 383.

<sup>3</sup> Al-Tādilī (Ibn al-Zayyāt), *Kitāb al-tashawwuf ilā rijāl al-taṣawwuf*, éd. Aḥmad Tawfīq, Rabat, 1985, n. 265.

<sup>4</sup> *Id.*, n. 62.

<sup>5</sup> *Id.*, n. 99.

Andalus «était souvent malade... il était rare qu'il jouisse d'une bonne santé trois jours de suite... son teint était livide, son corps déformé et ses os fragiles».<sup>6</sup>

À Marrakech Abū Ya'qūb al-Muḥtalā (l'actuel Sīdī Yūsuf Ibn 'Alī, le lépreux) vit dans la ladrerie sise à l'extérieur de Bāb Aghmāt à Marrakech et reçoit la visite de beaucoup d'autres ascètes. À l'instar de Job, Abū Ya'qūb organise des actions de grâce chaque fois qu'un lambeau de sa chair se détache. Un autre soufi ne dévoile pas sa maladie et souffre en silence. «Un ulcère rongeur l'atteignit au visage, mais il ne traita jamais ce mal et n'utilisa jamais de remède»;<sup>7</sup> le soufi ne se plaint pas aux créatures et tente d'ignorer ses misères physiques. Sa maladie est un signe et un secret qui le lie à Dieu. Seul celui qui procède à la toilette funéraire découvre des plaies ulcéreuses et les traces d'une terrible souffrance.

Les infirmités congénitales ou accidentelles sont fréquentes; victime d'une agression, al-Waryāglī est boiteux; un autre soufi devient aveugle à sa propre demande car il avait peur de succomber à la tentation.

Le corps est soumis à des efforts physiques éprouvants durant l'errance mystique, la *siyāḥa*. Les pieds de Abū Ya'zā avaient été gelés pendant ses longs voyages et portent de profondes cicatrices. D'autres personnages, exténués par ces pérégrinations sont incapables de marcher. Sans toit, soumis aux rigueurs du climat, à la soif, à la faim, au froid et à un anonymat synonyme de danger; menacés par les fauves, les brigands, ils sont bousculés, insultés et même enlevés pour être réduits en esclavage.

Le soufi est un marcheur impénitent. Quand il accepte une monture son choix se porte sur l'animal le plus humble, cet âne compagnon de tant de prophètes. 'Abd al-Malik Ibn Masarra de Cordoue et Ibn Muzāḥim de Badis, convoqués par 'Abd al-Mu'min refusent de monter les cheveaux envoyés par le calife almohade et se présentent à la cour montés sur leurs baudets. S'astreindre à marcher jusqu'à l'épuisement pour aller en pèlerinage mais aussi pour aller à la mosquée est un acte de ferveur; plus le trajet est long, plus grand est le mérite.

Le saint renonce souvent à prendre une monture; il pousse le scrupule jusqu'à refuser de charger un animal de ses modestes bagages. Il porte ses rares effets, réduits souvent à quelques livres, dans un sac-mangeoire (*mukhlāt*) suspendu à son cou.<sup>8</sup>

L'Islam orthodoxe interdit les souffrances inutiles mais il offre aussi aux pénitents la possibilité de s'y embarquer. Il faudrait tenir compte de l'influence du mysticisme chrétien et de la spiritualité indienne sur le soufisme. Le courant shi'ite qui cultive les lamentations et l'auto-châtiment en mémoire des martyrs a

<sup>6</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 64.

<sup>7</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, 238 et 348.

<sup>8</sup> Kilito, A., «al-Walī wa-l-jamal», *al-Ta'rikh wa-adab al-manāqib*, Rabat, 1989, 43-49.

été mieux étudié. En dépit de quelques similitudes nous sommes loin de la tradition chrétienne qui n'hésite pas à flétrir le corps ou même à le mutiler.

Le port d'un vêtement qui meurtrit la peau, la privation de nourriture, le manque de sommeil et de confort, bref le rejet de tout bien-être et des plaisirs les plus innocents sont destinés à mater le corps. Abū 'Abdallāh Ibn Jamhūr, maître de Ibn 'Arabī, ne lit pas de poésie et n'écoute pas de musique. Il mène une vie d'ermite; affaibli par l'excès de ses dévotions, il meurt très jeune. La résignation devant la douleur pousse un certain nombre de saints à refuser les soins ou les médicaments qui pourraient soulager leurs souffrances.<sup>9</sup>

Le saint peut ressentir dans son propre corps les épreuves des autres. Abū al-'Abbās Sabtī n'arrive pas à trouver le sommeil car son voisin souffrait du froid.<sup>10</sup> Pendant l'affrontement entre chrétiens et musulmans à Alarcos, Abū 'Abdallāh al-'Arabī chevauche un roseau et simule le combat puis, épuisé, tombe sur le sol. Cette scène a lieu le jour même de la victoire sur les chrétiens de al-Andalus. On pense qu'il a noblement participé à ce succès.<sup>11</sup>

Ces souffrances sont souvent volontaires; les jeûnes excessifs frisent le suicide. Le cas le plus connu est celui de al-Hazmirī mais la plupart du temps le saint se contente des reliefs; Abū Ya'zā offre de plantureux repas à ses hôtes mais se nourrit de feuilles de laurier-rose et de farine de gland.<sup>12</sup>

Maître de Ibn 'Arabī, Šāliḥ al-'Adwī renonce à s'abriter sous un toit et à se soigner pendant quarante ans. Il priait si longtemps qu'il perdait la conscience de ce qui l'entourait. Abū 'Abdallāh Muḥammad al-Sharafī vit dans l'affliction pleurant sans cesse. Durant quarante ans, il n'a utilisé ni feu ni lumière et mène une vie de souffrance.<sup>13</sup>

Le faqih Abū al-Ḥajjāj Yūsuf Ibn 'Umar al-Anfāsī est un savant de Fès qui pratique des exercices spirituels excessifs; épuisé par les jeûnes, la macération et les prières son corps n'est que douleur; sa peau était comme du cuir devenu transparent à force d'usage et ses pieds sont enflés et douloureux. Abū Muzāḥim perd la vue par sa propre demande mais les mutilations volontaires sont rares car interdites par la religion. Un soufi de al-Andalus marche la tête baissée pendant vingt ans par respect envers le Créateur et ne regardait jamais le ciel.<sup>14</sup>

<sup>9</sup> Al-Bādīsī, *al-Maqṣad al-sharīf fi dhikr ṣūlahā' al-Rif*, éd. Sa'īd Aḥmad A'rāb, Rabat, 1988, n. 20; trad. française Colin, G. S., *al-Maqṣad (Vies des saints du Rif)*, dans *Archives Marocaines*, XXVI (1926), 96.

<sup>10</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, 466.

<sup>11</sup> Abū al-'Abbās al-Gubrīnī, *'Unwān al-dirāya fi man 'urifa min 'ulamā' fi l-mi'a al-sābi'a bi-Biṣṭā'ya*, éd. 'Ādil Nuwayhid, Beyrouth, 1969, n. 9

<sup>12</sup> Ferhat, H., «Frugalité soufie et banquets de zaouyas», *Médiévales*, 33 (1977), 69-79.

<sup>13</sup> Ibn 'Arabī, *Risālat al-quds*, éd. M. Asín Palacios, Madrid-Granada, 1939, 16 et 17.

<sup>14</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 86.

Disciple de Ibn 'Āshir, le fils du cadī de Salé, Abū 'Abdallāh Ibn Aḥmad Zuhri, meurt jeune, épuisé par les macérations et les privations. Vêtu d'une *muraqqa'a* il ne cessait de maltraiter son corps; il dormait sur une planche bancale pour ne pas jouir d'un vrai repos. Dès qu'il sombrait dans le sommeil le lit s'effondrait. Il avait aussi l'habitude de mouiller sa guenille et de la porter ainsi même quand il faisait froid.<sup>15</sup>

#### LES CINQ SENS

En dépit de la faiblesse physique les performances de ce corps sont impressionnantes. Le rôle des cinq sens ne se limite pas à leurs fonctions ordinaires. Le saint entend les voix et s'entretient avec ses pairs ou ses disciples qui se trouvent à des distances prodigieuses. Il comprend le langage des animaux, des végétaux et même des minéraux et distingue leurs prières.

Il n'est pas rare qu'un saint demande à Dieu de le priver de l'un de ses sens pour ne pas entendre des propos malveillants ou blasphématoires, ne pas voir le mal et éviter les tentations. Certains se bouchent les oreilles, se voilent la face, se bandent les yeux pour échapper à la vulgarité et aux préoccupations de leur entourage.

Abū al-Qāsim al-Khazrajī avait demandé à Dieu de lui épargner d'entendre les propos vulgaires; ses étudiants le mettaient à l'épreuve en chuchotant des questions sérieuses et il aussitôt répondait; mais quand des querelles éclataient entre eux et qu'ils se mettaient à crier des injures, il n'entendait rien.<sup>16</sup>

En goûtant une nourriture il reconnaît immédiatement si elle est licite ou non. Abū Ya'zā «sent» une odeur de chien qui émane de ceux qui n'ont pas fait leurs ablutions de même qu'il «sent» que l'heure de la prière de l'aube est arrivée.

Plus le corps est maîtrisé plus spectaculaires sont les miracles. Immunisé contre la faim, la soif, le poison, les tentations de la chair, grâce à des exercices aussi durs que continus, le saint arrive à dominer le monde matériel.

Il peut parcourir, en quelques cas, des distances prodigieuses, voler comme un oiseau, marcher sur l'eau; il devient invisible aux pirates et à tous les ennemis et agit comme un passe-muraille, capable de pénétrer dans la cité ou d'en sortir en dépit des portes verrouillées et des gardes, s'échappe des geôles où il est enchaîné etc.

<sup>15</sup> Al-Ḥaḍramī, *al-Salsal al-'adhb*, ed. Muṣṭafā al-Nayyār, Salé, s.d., 57.

<sup>16</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 51.

<sup>17</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, n. 15.

## OBJETS SACRÉS ET RELIQUES

Il a la faculté de communiquer sa *baraka* à tout ce qu'il touche; les feuilles de lauriers-roses de Abū Ya'zā perdent leur amertume et leur toxicité, deviennent douces et acquièrent une vertu médicale; le fenouil cultivé par un saint du Sous est un puissant thériaque. Plantes et objets sont transmués par le toucher du saint. L'eau saumâtre devient douce et bonne.<sup>17</sup>

Par le simple toucher un saint peut guérir des maladies qui ont découragé les médecins.<sup>18</sup> Le contact physique est essentiel. Le calife almohade 'Abd al-Mu'min fait appel à Abū Muzāḥim pour soigner son fils atteint d'éléphantiasse ou d'une espèce de lèpre; l'auteur de la biographie précise que les médecins avaient échoué, la science avait atteint ses limites avant de laisser la place au sacré.

Ibn Nāhiḍ al-Lakhmī offre à l'un de ses étudiants incapable d'apprendre, trois petits pains d'orge et du gros sel, (sa nourriture ordinaire) et lui recommande d'en manger pendant trois jours; l'effet est remarquable puisque l'étudiant surclasse tous ses condisciples.<sup>19</sup>

Les reliefs de sa nourriture, l'eau de ses ablutions, ses vêtements, sa chéchia, son bâton ont une action thérapeutique et fonctionnent comme de merveilleux talismans. Les babouches et le bâton d'Ibn Muzāḥim, restés sur le bateau des corsaires chrétiens qui l'avaient enlevé, l'empêchent de repartir. La petite barque propriété d'un saint andalous, al-Khazrajī, refuse de transporter les hommes iniques.<sup>20</sup>

La canne d'un autre saint facilite la délivrance des parturientes en difficulté qui la tiennent à la main pendant l'accouchement; un autre personnage offre de la sciure qui, utilisée en fumigations, aide à la délivrance.<sup>21</sup>

La plume se dessèche à l'arrivée d'un intrus chez un autre saint qui démasque ainsi les hypocrites animés d'une curiosité suspecte.

Le bras de Abū Muḥammad Ṣāliḥ s'allonge pour offrir un pot d'eau à l'un de ses disciples égaré sur la route du pèlerinage alors que le saint se trouve dans son *ribāṭ* à Safi. À Salé un disciple de Ibn 'Āshir gifle un individu qui importunait sa femme restée dans leur village.<sup>22</sup>

Un soufi qui avait les bras coupés, était capable d'écrire.<sup>23</sup> Boiteux, al-Kāmmad retrouve l'usage de ses jambes pendant les prières et ne boite que dans la vie ordinaire.<sup>24</sup>

<sup>18</sup> *Id.*, 117, 180, 222, 238.

<sup>19</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 49.

<sup>20</sup> Al-Bādīsī, *Maḡṣad*, n. 35; trad. n. 37.

<sup>21</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 56.

<sup>22</sup> Al-Ḥaḍramī, *Salsal*, 31.

<sup>23</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, 227.

<sup>24</sup> *Id.*, 119.

Thaumaturge, Abū Ya‘zā soigne l’hystérie et tout ce qu’il touche sert de remède: les objets, ses cheveux et surtout sa salive. Il soigne un homme dont le visage est dévoré par un chancre en utilisant la salive et les feuilles d’olivier.

Tādilī rapporte un scène surprenante. Lors d’un pèlerinage chez Abū Ya‘zā, les visiteurs s’emparent des restes de nourriture et de tout ce que le saint a touché. Frustré de n’avoir rien, un pèlerin demande à Abū Ya‘zā l’autorisation de couper quelques cheveux du saint ce qui provoque une scène de cannibalisme symbolique: les visiteurs lui arrachent littéralement les cheveux et n’hésitent pas à lui entamer le cuir chevelu et le blessent. Abū Ya‘zā n’essaie pas de se protéger de cette agression qu’il supporte sans protester; cette scène de martyre volontaire suggère une forme d’anthropophagie symbolique.

Le recours à la salive pour guérir physiquement et moralement, est ancien; naturellement il ne s’agit pas là d’un rite ou d’un atavisme berbère comme le suggèrent certaines études ethnographiques. Jésus guérit un aveugle avec sa salive (Jean IX, 16) et le prophète Muḥammad en fait autant. Si la diffusion de cette pratique ne fait aucun doute dans les siècles postérieurs, Abū Ya‘zā est l’un des plus anciens de nos personnages qui en fait usage. Il guérit ainsi les animaux aussi bien que les hommes. Abū Shu‘ayb d’Azemmour transmet son charisme à la famille de Tīṭ par la salive et ce mode de transmission devient un usage courant dans le *ribāṭ*.

#### FLOTS DE LARMES

Verser des larmes est une tradition mystique connue et l’histoire sainte regorge de personnages en pleurs; Jacob pleure la perte de Joseph et devient aveugle. Al-Hazmirī considère que, pour expier, le novice doit se lamenter et pleurer sur son état de péché antérieur. Il doit se repentir des péchés commis, de ceux qu’il risque de commettre dans l’avenir et pour son manque de rectitude.<sup>25</sup>

Les saints ont le don des larmes, privilège de leur état; pour le commun des mortels dans la société médiévale les pleurs sont un signe de faiblesse qui caractérise les femmes et les enfants. Et la légende s’est emparée de la réflexion de la mère de Boabdil: «Pleure comme une femme un royaume que tu n’as pas su défendre comme un homme». Mais les larmes expriment aussi bien la joie que l’extrême affliction. Un oeil sec correspond à un coeur dur et sans pitié. Aussi les

<sup>25</sup> Ibn Tīgillāt, *Ithmād al-‘aynayn*, analyse et étude M. Rabit ad Dine, Thèse dactylographiée, Rabat, 1983-1984.

saints pleurent-ils et font pleurer. Abū Ya'zā pleure souvent et ses prières tirent les larmes à tous les fidèles y compris à ceux qui ne comprennent pas sa langue. Abū Aḥmad al-Salāwī verse des larmes qui ont l'odeur de musc.<sup>26</sup> Abū Madyan pleure pendant son initiation chez Abū Ya'zā et perd momentanément la vue. Les larmes purifient, expriment la pitié, le remords, le scrupule, l'angoisse de l'au-delà, la compassion, la crainte du châtement et de la colère divins; une parole édifiante, une citation, un geste, ou un simple signe les provoquent. On pleure pendant les sermons et les prêches, le *samā'* ou à la vue d'une scène édifiante. En écoutant une homélie d'un Majorquin à Fès al-Azakānī tombe dans une profonde tristesse et, dévoré de remords pleure, se roule par terre et se blesse gravement.<sup>27</sup>

À Safī les mourids du *ribāṭ* vont à la rencontre d'un pèlerin ami du maître; ils sont vêtus de *muraqqa'a* et ils pleurent.<sup>28</sup>

Les larmes sont aussi la manifestation d'un état mystique. À l'inverse le rire est exceptionnel; il est aboli mis à part quelques sourires.

#### LE CORPS TABOU

Porter la main sur le saint est un acte dangereux; le châtement divin est immédiat et spectaculaire; de puissants personnages, dont plusieurs princes, ont en fait la terrible expérience. Plus la situation sociale du soufi est modeste plus le châtement de ses persécuteurs est impressionnant.

En al-Andalus l'agent fiscal qui avait porté la main sur un saint est à son tour fouetté et jeté en prison. Un gouverneur qui s'était emparé de la maison d'un saint, est atteint d'une grave et brutale maladie des yeux.<sup>29</sup> Abū Luqmān est un saint noir mort en 570H. Un puissant personnage lui donne un soufflet en le traitant de vil esclave puis monte sur son cheval. À peine a-t-il parcouru une petite distance, que son cheval se cabre et l'insolent meurt les membres désarticulés. Un gouverneur qui avait fait abattre l'arbre sous lequel il s'abritait et dont le tronc lui servait d'agenda, meurt trois jours après avoir accompli son forfait. Le même personnage guérit un enfant épileptique en lui passant la main sur sa tête.<sup>30</sup>

Le calife almohade al-Nāṣir se blesse avec la lame dont il menaçait le savant soufi Yaskar. Le messenger envoyé par Ya'qūb al-Manṣūr à Ibn Yallabakht al-

<sup>26</sup> Ibn 'Arabī, *Risālat al-quds*, 53.

<sup>27</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, n. 191.

<sup>28</sup> *Id.*, n.° 237.

<sup>29</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 78 et 94.

<sup>30</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, n.° 86.



Jazūlī et qui lui transmet l'ordre sans ménagement, est paralysé. Le roi mérinide qui avait pris la décision de bannir le savant soufi al-Waryāglī de Fès est pris de douleurs. Même le roi modèle, Abū al-Ḥasan, réputé pour sa piété et sa charité n'échappe pas à ce phénomène; il avait menacé de son épée le saint et savant 'Abd al-'Azīz al-Qūrī et il l'avait chassé; mais il est contraint de le rappeler et de lui demander pardon car il avait été pris de douleurs.<sup>31</sup>

Abū Marwān al-Yuḥānisī mène une vie d'errance et de privation qui n'est pas toujours conforme à l'orthodoxie; il porte une tunique en poils de chèvre (*mashī*) qui lui ronge cruellement la peau et la couvre de plaies. La tradition islamique interdit pourtant ce genre de supplice qui rappelle le port du cilice par les chrétiens;<sup>32</sup> les exploits physiques, jeûnes et privations diverses du personnage sont évoqués avec complaisance par son biographe.<sup>33</sup>

#### LE CORPS RESPLENDISSANT

Modèle des soufis, le prophète est beau, élégant et il a un goût prononcé pour les parfums. Pourtant rares sont les saints qui sont présentés ainsi même si aucun personnage n'est qualifié de laid. La laideur physique implique peut-être la laideur intérieure.

Si le saint vivant est infirme et si son corps porte des cicatrices et des plaies, son cadavre est transfiguré; il resplendit, révèle ses vertus et communique son charisme à la terre où il est enterré. L'espace occupé par sa tombe est envahie de parfums suaves; l'odeur de charogne est incompatible avec la sainteté.

Ceux qui procèdent à la toilette mortuaire du saint constatent que le corps souffrant du saint acquiert une remarquable beauté dans la mort. Les traces de maladies et les multiples infirmités cessent avec la mort. Le corps est transfiguré, le teint devient lumineux, la tristesse cède la place au sourire et la taille se redresse. Il s'agit là de signes de la belle mort car la malmort est celle du pécheur dont la douloureuse agonie annonce la future damnation. Voici comment un saint apparaît à l'un de ses familiers après sa mort: il était d'une «beauté resplendissante comme la pleine lune, sa barbe qui était jaunâtre, avait retrouvé une blancheur parfaite, il avait retrouvé toutes les dents qui étaient tombées et sa taille s'était redressée.»<sup>34</sup>

<sup>31</sup> Ibn Qunfudh, *Uns al-faqīr wa-'izz al-ḥaqīr*, Rabat, 1965, 24.

<sup>32</sup> Les orthodoxes dénoncent le port du *mashī*; pour le *tallis*, cf. Dozy, R., *Supplément*, I, 150.

<sup>33</sup> Al-Qashtālī, *Milagros de Abū Marwān al-Yuḥānisī (Tuḥfat al-muḡtarib bi-bilād al-Magrib fi karāmāt al-shaykh Abī Marwān)*, éd. F. de la Granja, Madrid, 1974.

<sup>34</sup> Al-Ṣadafī, *Sirr*, 103.

Ce corps rayonnant présente un contraste avec les cadavres ordinaires; il ne dégage pas d'odeur de décomposition mais il émane de lui un agréable parfum; la nature proclame la sainteté du défunt: la pluie s'arrête pour permettre à l'enterrement de se dérouler sans gêne, des oiseaux blancs accompagnent le cortège funèbre, des êtres inconnus participent aux funérailles, des orages se déchaînent, etc.

Si le Moyen Age chrétien n'hésitait pas à dépecer le corps du saint ce qui a donné lieu à un important trafic de reliques mais aussi à de splendides oeuvres d'art (églises et reliquaires), l'Islam interdit de mutiler le corps. Mais ceci n'a pas empêché l'existence des reliques; les objets ayant appartenu au saint ou que ce dernier a touchés acquièrent des pouvoirs quasi magiques.

#### CHARISMES DE LA TOMBE

La mort du saint s'accompagne d'une poussée de miracles qui attestent son statut spirituel que ses contemporains ont parfois négligé. Dès sa disparition une série de rêves révèlent son statut et les faveurs divines dont il jouissait.

La dépouille agit comme une puissante relique; à la mort de al-Ḥijārī, en Ṣafar 591H (Janvier 1195) la cité de Sabta souffrait d'une terrible sécheresse. En priant sur sa dépouille les fidèles supplient Dieu de les secourir. Le soir même des pluies arrivent et durent une semaine entière.<sup>35</sup>

Le faqīh andalous Abū Marwān al-Bāḡī est un savant vertueux qui meurt au Caire où il est peu connu; pourtant la foule essaie de toucher son cercueil et tous les objets qui ont été en contact avec son corps sont dérobés.<sup>36</sup>

Bien souvent le cadavre est l'objet de conflit entre familles, clans ou tribus quand il n'est pas simplement dérobé; la dépouille de al-Jazūlī a été transporté longtemps d'un endroit à l'autre avant d'être finalement enterrée à Marrakech.

Les damnés enterrés dans l'espace qui reçoit le corps du saint sont sauvés et se réjouissent de la fin des tourments infernaux. Enfin le corps du saint, échappe à la loi de la décomposition organique car il est incorruptible. Le symbole de cette grâce est le corps (ou le squelette?) de Idrīs II, découvert plusieurs siècles plus tard, intact, ce qui a donné lieu à l'un des cultes les plus importants du Maroc.<sup>37</sup>

Enfin la terre de cette tombe est considérée comme un thériaque et cet usage a connu un tel succès que même le *fiqh* a dû s'en accommoder.

<sup>35</sup> Ferhat, H., *Sebta des origines au xive siècle*, Rabat, 1993, 403.

<sup>36</sup> Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākushī, *al-Dhayl wa-l-takmila li-kitābay al-Mawṣūl wa-l-Ṣila*, éd. I. 'Abbās, V/2, Beyrouth, 1973, n. 1298. Voir aussi Marín, M., «El viaje a Oriente de Abū Marwān al-Bāḡī (m. 635/1237)», *E.O.B.A.*, VI, ed. M. Marín, Madrid, 1994, 273-304.

<sup>37</sup> Beck, H. L., *L'image d'Idrīs II, ses descendants de Fès et la politique sharīfienne des sultans marinides (656-869/1258-1465)*, Leiden-New York, 1989.

## INITIATION SYMBOLIQUE

Les soufis communiquent bien souvent avec de simples gestes, renonçant aux discours. Nous laisserons de côté la transmission de la *khirqa* et ses multiples sens pour ne considérer que la gestuelle. Le long et pénible chemin de l'initiation peut-être réduit à un rituel symbolique et à certains gestes; le maître crache ou offre l'un des objets personnels, touche une partie du corps du disciple ou se contente de faire des invocations muettes en sa faveur.

Ibn al-'Arif avait demandé à un maître comment on pouvait reconnaître un vrai mourid... Il y quatre signes explique-t-il et, désignant la mer il dit: «Quand il (le novice) pourra marcher sur ceci sans intermédiaire». Indiquant la terre il dit: «Quand il pourra franchir ceci en un seul pas, quand il pourra se nourrir du Cosmos et que ses invocations seront exaucées».<sup>38</sup>

Abū Ya'zā touche la poitrine de Abū Madyan et ce geste rappelle l'initiation du prophète par les Anges au moment de la Révélation.

La relation entre maître et disciple, fortement émotionnelle, est quasiment physique. Écoutons Ibn 'Arabī évoquer l'impression qu'il ressentait en présence de l'un de ses maîtres, Abū Ya'qūb al-Kūmī:

«Quand je m'asseyais devant lui ou devant d'autres shaikhs, je tremblais comme une feuille au vent, ma voix s'altérait et mes membres se mettaient à trembler.»<sup>39</sup>

L'entrée en mystique est comparée à une mort suivie d'une résurrection. L'initiation de Abū al-'Abbās al-Ḥarrār est exemplaire:

«Je vis le shaykh debout sur ma tête, une pioche à la main, il me démolissait. Les parties de moi-même se disloquaient et s'écroulaient à terre comme si j'avais été un édifice en démolition. Il continua à me démanteler jusqu'aux talons. Il ne restait plus rien en moi qui ne fût détruit. Après quoi il entreprit de me reconstruire depuis les talons jusqu'au sommet du crâne. Je repris alors connaissance et relevais la tête; le shaykh baissa la sienne, fit un signe de la main à un serviteur qui m'aida à me relever et me dit: le shaykh te dit que tu n'as plus besoin de lui, retourne dans ton pays!»<sup>40</sup>.

<sup>38</sup> Al-Tādīlī, *Tashawwuf*, n.° 18.

<sup>39</sup> Ibn 'Arabī, *Risāla*, n.° 2.

<sup>40</sup> *Id.*

Yaḥyā Ibn Khaldūn attribue à Abū Muḥammad Ṣāliḥ une étrange aventure. Ce disciple zélé de Abū Madyan, importunait le maître en lui rappelant que le four était chaud et prêt à recevoir le pain; irrité Abū Madyan lui lance «tu n'a qu'à y entrer» et aussitôt le disciple s'exécute et s'installe dans le brasier.<sup>41</sup> Selon une légende populaire Abū Shu'ayb avait croisé Abū Ya'zā alors qu'il était coupeur de route au bord d'un étang. Repenti Abū Ya'zā reçoit l'ordre de ne pas quitter sa place. Mais le maître oublie le brigand repent et quand il revient, une année plus tard, il le retrouve transformé en rocher et couvert de mousse.

Si les souffrances infligées au corps n'ont jamais fait l'unanimité dans le monde soufi, Ibn 'Ashir qui avait fait l'expérience des macérations et des privations, les condamne estimant que ces excès empêchent le croyant de s'acquitter correctement de ses devoirs religieux. Plusieurs de ses disciples et de ses compagnons communiquent la sérénité et la quiétude à leur entourage.

Abū Madyan désapprouve les jeûnes excessifs et préfère la piété intérieure et la lutte contre les tentations sans exhibition.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, al-Shādhilī dénoncera les outrances des soufis en proclamant que Dieu a besoin de croyants qui font envie et non de gueux faisant pitié. Au XIV<sup>e</sup> siècle Ibn al-Ḥājj consacre un volume à dénoncer l'exhibitionnisme et le charlatanisme des faux dévots qui abusent de la crédulité populaire.<sup>42</sup> Le débat se poursuit au XVII<sup>e</sup> siècle et al-Yūsī rapporte l'anecdote suivante sans que l'on sache s'il se range à l'opinion des orthodoxes ou des soufis.

On reprochait, écrit-il, à Abū Ḥassūn, patron de Salé, mort en 1694, de laisser les foules lui baiser les mains. «Un saint à qui l'on a dit que celui qui touchera la chair de ton corps sera préservé du feu de l'Enfer pourrait-il se montrer avare de sa chair envers les musulmans?» réplique-t-il à ses détracteurs.<sup>43</sup>

Je voudrais, pour conclure, évoquer trois figures de femmes saintes évoquées par des auteurs hommes. Fāṭima al-Andalusiyya, est une belle femme souvent évoquée par al-Tādilī; compagne de Abū Madyan et de Abū Ya'zā, elle guérit un autre saint qui a perdu la vue.<sup>44</sup> Le même auteur qui avait rencontré une autre sainte, Munya Tāgnawt, la décrit comme une vieille femme décharnée, à la peau brûlée.<sup>45</sup> Fāṭima Ibn al-Muthanna avait déjà quatre-vingt-dix ans quand Ibn

<sup>41</sup> Yaḥyā Ibn Khaldūn cite al-Bakrī, *Buḡyat al-ruwwād fī dhikr al-mulūk min Banī 'Abd al-Wād*, éd. A. Hadjiat, Alger, 1980, 126.

<sup>42</sup> Ibn al-Ḥājj al-'Abdarī, *al-Madkhal*, 4 vols., Le Caire, 1929.

<sup>43</sup> Al-Qādirī, *Nashr al-mathānī*, trad. française A. Graulle, *Archives Marocaines*, XXI (1913), 203.

<sup>44</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, n. 167. Elle est actuellement sainte patronne de la ville de al-Qaṣr al-Kabīr.

<sup>45</sup> Al-Tādilī, *Tashawwuf*, n. 160; Ibn Ibrāhīm al-Marrākushī, *al-I'lām bi-man ḥalla Marrākush wa-Agmāt min al-a'lām*, éd. 'A. al-W. b. Mansūr, 10 vols., Rabat, 1974-1977, VII, 332.

'Arabī fait sa connaissance à Séville: «J'avais presque honte de regarder son visage tant il était rose et frais» écrit-il. Elle s'était résignée à gagner sa vie en filant mais un «miracle» se produit: «Allāh rendit infirme son doigt au moment où elle commença à filer aussi se contenta-t-elle des restes que les gens laissaient devant leurs portes; elle avait épousé un lépreux et l'avait servi avec dévouement».

#### RÉSUMÉ

Les corpus hagiographiques du Moyen Age offrent un catalogue impressionnant de maladies car Dieu met les fidèles à l'épreuve en les accablant de maux spectaculaires, signes visibles qui marquent l'élection spirituelle. Le saint est, quant à lui, en perpétuelle lutte avec le corps: port d'un vêtement qui meurtrit la peau, privation de nourriture, de sommeil, des plaisirs les plus innocents. En dépit de la faiblesse physique, les performances de ce corps sont impressionnantes. Plus le corps est maîtrisé, plus spectaculaires sont les miracles et plus le saint domine le monde matériel. L'article examine aussi les vertus et le charisme de la dépouille mortelle du saint ainsi que la relation entre maître et disciple, fortement émotionnelle et quasiment physique.

#### RESUMEN

Las fuentes hagiográficas de la Edad Media presentan un catálogo impresionante de enfermedades, pues Dios pone a prueba a sus fieles por medio de males espectaculares, signos visibles de la elección divina. Por su parte, el santo está en lucha perpetua con su cuerpo: vestidos que hieren la piel, privaciones de alimento, de sueño y de cualquier placer. A pesar de la debilidad física producida por estas privaciones y enfermedades, las capacidades de estos cuerpos son impresionantes. Cuanto más se domina el cuerpo, más se domina el mundo material y más espectaculares son los milagros. El artículo examina también las virtudes y carisma del cuerpo muerto del santo y de su lugar de enterramiento, así como la relación entre maestro y discípulo, fuertemente emocional y casi física.